

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'esprit des lieux

Paul Faucher

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Faucher, P. (1987). L'esprit des lieux. *Liberté*, 29(5), 55–60.

PAUL FAUCHER

L'esprit des lieux*

L'esprit du lieu en Architecture: lieu commun ou lieu du Génie? C'est ainsi que j'avais commencé le résumé du propos que j'envisageais de développer.

L'esprit du lieu? Encore aurait-il fallu au préalable trouver le lieu de l'esprit!... donc, fébrilement, nerveusement, au gré des idées volatiles qui de temps en temps filtraient à travers la couche plus épaisse du quotidien, j'ai pris des notes, j'ai laissé s'accumuler les impressions, les tentations, j'ai procédé par sédimentations et influences, par analogie et par référence...

Il faut dire qu'en tant que praticien, plus habitué à *faire* qu'à *dire*, (à ne pas confondre quand même avec *agir* et *penser*!: les praticiens vont parfois jusqu'à penser, comme il peut arriver à certains théoriciens de se plaire épisodiquement dans l'action...), je traîne une méfiance viscérale pour les plaisirs savants et après le fait de la dialectique qui tend, d'après moi, à coincer les pensées dans la structure même des mots.

Je préfère donc considérer les «choses» dans une optique plus sophiste, plus vécue, plus ardue aussi peut-être parce que moins clairement cataloguée, moins rationnellement évidente, mais aussi, toujours d'après moi, plus réelle parce que plus sentie, et donc finalement plus sensible.

Je me contenterai donc du rase-mottes, je considérerai le thème donné plus sous l'angle d'une interrogation sur l'outil que d'un constat sur l'objet, plus près de l'image-effet que de la vision-cause.

* Cet article est tiré d'une conférence présentée le 3 juin 1987 au colloque pluri-disciplinaire sur «L'esprit des lieux» organisé par le musée régional de Rimouski et l'Université du Québec à Rimouski.

Attendez-vous donc plus à l'énumération d'un certain nombre de commentaires alignés à la queue-leu-leu (ou si j'osais me permettre une pareille platitude: à la queue-lieu-lieu...).

Mais quel survol rapide vous allez devoir faire! L'express des lieux!... Vous êtes prévenus...

*

L'Architecture a été de tout temps l'art-mère. Avec l'ambiguïté philosophique majeure par rapport aux autres arts de devoir être physiquement utile..., avec l'ambiguïté additionnelle, qui brouille sa compréhension facile, d'être en même temps le plus concret parce que le plus technique, et le plus abstrait parce que le moins immédiatement représentatif de tous les arts.

Envisageons alors la chose sur un autre plan et acceptons, au sens le plus large, que le rapport entre la «nature» et la «culture» passe nécessairement par la *sculpture* de la première par la deuxième. Tous les arts sont sculpture, structuration, impression, construction. Tous sont architecture... Tous sont musique, écriture, danse, dessin... Seule la technique varie. Ainsi que le medium d'expression. L'effet de tous ces gestes est de même rapport entre nature et culture.

Carlo Scarpa, architecte contemporain italien (je devrais dire architecte vénitien, tant ce lieu a d'esprit depuis qu'il existe...), Carlo Scarpa, dis-je, donnait cette définition de l'architecture:

L'envie de représenter quelque chose découle essentiellement et finalement du besoin de projeter dans le fixe de la mémoire le caractère passager du vécu ou du à vivre, en acceptant comme compromis la permanence et l'unicité de certaines apparences, plutôt que la fugacité et la superposition des réalités successives.

Voilà qui place l'architecture non seulement dans les trois dimensions de l'espace mais la situe également dans le temps où elle se fait, moment entre l'avant et l'après.

Immanquablement, cependant, même dans ses démonstrations les plus apparemment discutables, la chose construite est symbiose de temps et d'espace, et exprime, abjectement, ordinairement ou exemplairement, l'esprit de l'homme qui l'a conçue et de la société qui l'a générée.

Symbiose donc d'espace et de temps, la quatrième dimension de l'architecture: le temps d'y penser en le faisant, le temps d'y circuler en l'utilisant, le temps qu'elle a duré du moment qu'on l'a construite au moment où quiconque l'observe ou l'observera.

La cinquième dimension de l'architecture serait le poids du lieu, l'empreinte à la fois de l'homme sur le lieu et du lieu sur l'homme, de la lisibilité et de l'équilibre symbolique des rapports qui s'établissent entre ces deux données essentielles. En fait, l'on pourrait dire que le lieu naturel n'a pas d'esprit: il n'en a pas besoin. Il lui suffit d'être et de mortifier, mystifier, impressionner ou séduire, par l'implacable permanence de son état, entre son propre dedans trop opaque et le dehors trop vide qui l'englobe, les humains qui bougent à peine sur sa surface ou tout près d'elle.

Pourtant, c'est à travers la qualité de la pensée de ce petit homme qui l'observe et l'approprie à son imaginaire que le lieu se définit. *Mais* encore faut-il que cet imaginaire existe qui, seul, peut prendre possession du lieu et, respectueusement et audacieusement, peut lui conférer, par une sorte d'échange osmotique, cette âme dont on parle.

Il existe une multitude de lieux dont la présence écrasante reste finalement trop vaste pour la médiocrité des ambitions et des moyens humains. Je pourrais en citer bon nombre tout près d'ici... et d'ailleurs.

À l'opposé, la marque par laquelle l'homme identifie sa présence peut-elle s'inscrire sans quelque violence?...

Où n'existe pas l'équilibre n'existe pas l'esprit: équilibre d'harmonie, ou équilibre de tension, ou équilibre de contraste ou même d'opposition; l'esprit du lieu n'est pas le lieu comme tel, mais l'émanation de l'espace-temps, inscrite et provoquée par la démarche humaine à son endroit, filtrée et amplifiée par les composantes construites et les rapports que celles-ci exercent entre les espaces qu'elles définissent et ceux qui les entourent, le dedans et le dehors de l'intervention. Le lieu construit par l'homme est par nature le réceptacle symbolique irrémédiable de son état comme de ses avoirs, de ses connaissances comme de ses croyances, et le témoin féroce, parce que privilégié, des conjonctures collectives de son temps.

L'architecture idéale serait donc, au sens profond, une conjonction d'intentions philosophiques et socio-culturelles *avant* d'être, au sens large, art, technique, finance et gestion... Entre l'infini et l'indéfini, le fini, puis entre le savoir et le faire, le savoir-faire. L'expression magistrale obligatoire d'un moment de pensée profonde et universelle?!...

Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour vérifier que le meilleur (en petite quantité) côtoie le pire (en énorme dose) et que l'architecture n'est pas différente des autres activités humaines. Son problème majeur réside cependant dans sa durée, et une *présence* supérieure aux autres formes d'expression créatrice, qui rend ses déchets plus visibles et pour plus longtemps.

La sixième dimension de l'architecture résiderait alors dans l'épaisseur même du temps, qui distancie l'objet de son réalisateur, le lui ôte, pour ainsi dire, à cause de cette permanence qu'elle possède et que l'humain n'a pas. Et l'interrogation accumulée des générations successives qui l'utilisent sans nécessairement en respecter le caractère d'origine d'ailleurs, ajoute progressivement à ce qui reste de cette architecture d'autrefois, par agrégation presque métaphysique ou même par ignorance des causes premières, une dimension magique: en transmutant la spécificité originale objective de ce lieu construit en une essence subjective rattachée plus à l'espace cosmique du temps qu'à l'espace physique de la matière, à la conscience plus qu'à la science, et que l'on déclare alors plus ou moins officiellement être l'esprit, l'âme ou le génie du lieu... Comme si le lieu récupérait alors le génie de l'homme...

Mais les époques de changement et d'instabilité, comme les a définies John Ruskin dans *Les sept lampes de l'architecture*, je crois, présentent une fascination particulière pour les ruines. Et cette fascination référentielle pour le passé qui a toujours marqué les périodes de transition comme celle que nous vivons actuellement — en architecture tout au moins — génère, après l'équilibre apparent et immobile des périodes «classiques», le déséquilibre — d'autant plus volontaire et complaisant qu'il est forcé — des périodes «romantiques». La prochaine fois que vous passerez dans Montréal, jetez un coup d'œil sur ce qui s'y monte... Une énorme tour rose pâle au couronnement de gros diamant ou de tiare feignant presque élé-

gamment de se faire plus petite derrière une minuscule cathédrale. Des Goldoraks de trente étages qui exhibent dans leur peau de granit, entre les replis trop gras de leur abondance, l'indécence étrange d'ouvertures de murs-rideaux crénelés dont le couronnement ridicule, en forme évocative de clé de voûte, voudrait-on nous faire croire, ressemble plus d'après moi à la tirette démesurée d'une gigantesque fermeture-éclair. Et cette fermeture-éclair ouverte exhibe à la jeune fille (à prononcer comme dans fille...) effarouchée les monstruosité et les misères propres à l'exhibitionnisme le plus humainement primaire!

Cela passera sans doute comme la picote! Bien qu'elle laisse des marques... Mais je me demande quand même s'il n'existe pas à notre époque une perception nouvelle étrangement bi-dimensionnelle de l'espace et de la réalité: la télévision, le film, la photo, ont habitué à l'à-plat, à la seule apparence, et à la distanciation par rapport à la réalité de trop de faits.

La vitesse et la linéarité des déplacements s'opposent aujourd'hui à la perception de la progression dans l'espace et de la profondeur du champ qui entoure pourtant dans toutes les autres directions le déplacement de tout individu. Cette distanciation et cette vitesse limitent la capacité des gens à communiquer entre eux, amenuisent leur perception de l'espace et nient le passage d'un temps que l'on veut retenir.

La terre deviendrait-elle plate?!... (dans tous les sens du terme...) Entre le modernisme qui s'achève doucement lui-même et les plus visibles et vulgaires outrances placardées de certains post-quelque chose, où placer l'espoir de l'architecture à venir?

Je dirais, humblement, dans la continuité évolutive et sereine de la simple quête de la spécificité de toute réponse à toute question. Au delà et au-dessus des modes, vers l'état d'irrémediabilité idéale qui, entre plusieurs solutions envisageables, mène à la meilleure solution possible. La seule qui puisse engendrer le germe de l'esprit dans la conjonction du lieu où construire et du lieu à construire, au moment où il se pense et se fait. Cette spécificité peut être éminemment variable. Sa forme de synthèse dépend du lieu même, des clients et de leurs besoins, du contenu du programme fonctionnel, des exigences spatiales comme de la signification symbolique de

l'enveloppe, de l'orientation comme de l'implantation. Et du budget...

Et du hasard, de l'accident de parcours, de la perception et de l'appropriation de la dynamique virtuelle du lieu, de la capacité qu'auront les uns et les autres de faire progresser leurs interlocuteurs dans leur sens personnel, certes, mais pour arriver à un sens commun, donc à une dimension qui les dépasse individuellement, plus loin que s'ils avaient été chacun seul. Et je pense ici, particulièrement, à la connivence à retisser et à resserrer entre l'architecte-artiste-visionnaire et les autres artistes-visionnaires... Et au travail patient et long qui, sur deux à cinq ans, mène un projet d'architecture de son faisceau d'imaginaires à la fin de sa gestation physique. Mais j'avoue ne pas connaître la recette de cette quête: il s'agit d'une expérience continuellement renouvelée pour chaque projet, et à chaque moment de chaque projet. Il s'agit d'un phénomène évolutif qui *tend vers* un objectif mais *n'arrive jamais absolument* à cet objectif.